

Élodie Lecat

# Le temps zéro

## Séquence 1 :

Je rencontre Élodie Lecat, au sens où, pour la première fois, j'entrevois un développement dans son travail. Elle est encore étudiante aux Beaux-Arts de Toulouse, elle cherche donc elle est têtue.

À ce moment, elle découpe ses amis, plus exactement elle les fige dans des positions anodines par le biais de la photographie, qu'elle redécoupe ensuite pour placer, jouer, avec ces silhouettes qu'elle dispose çà et là dans des paysages naturels, délaissant les conventions de représentation classiques : taille, échelle, illusion des plans, le tout, au profit d'une étrangeté qui n'est pas sans rappeler l'esthétique des pochettes de 33 tours de la pop anglaise flamboyante.

Je lui dis, elle se fâche. Finalement c'est normal, puisque je lui parle de musique et de photo, or, en fait, Élodie Lecat aime le cinéma. Je suis en deçà du mouvement de ses ambitions. Sans le savoir, ce moment d'agacement de la jeune artiste vient de nous faire comprendre un principe qui va se révéler majeur et moteur : Élodie Lecat travaille l'interface, l'image suffisamment chargée et largement incomplète qui doit mettre son spectateur dans une situation ambivalente.

Excitation face à l'indice présenté et en même temps, vertige, plus ou moins raisonnable, lorsque l'indice émet l'hypothèse de sa propre histoire en tissant son timide développement aux entrelacs inquiets de nos histoires personnelles, nous autres spectateurs convoqués là pour regarder ce qui appelle une résolution.

## Séquence 2 :

Les amis d'Élodie sont entrés dans l'image. On ne découpe plus les silhouettes, on découpe le temps, donc on a des scènes, plutôt des séquences.

On a aussi un feuilletage par le biais de tirages imprimés sur calques qui densifient les masses tout en fragilisant l'intégrité des surfaces. On a des photographies qui cherchent un rythme aussi bien dans leur accrochage que dans leur propre matière.

La prise de vue, l'image que nous voyons, la vue d'ensemble des images accrochées ou réparties au mur, tout cela contribue à dissoudre le moment photographique dans un contrechamp de plus en plus fort et paradoxalement, de plus en plus flou.

À ce moment, on parle du Wim Wenders des débuts, « Au fil du temps », l'errance d'un projectionniste perdu, silencieux mais toujours en prise avec l'illusion.

Et puis on ne s'arrête plus, la chose est en marche donc Michelangelo Antonioni, les brumes métaphysiques, le désarroi, le visage de Monica Vitti qui se déroule brusquement comme un ciel de pluie.

On a bien avancé, ou plutôt on est bien avancé ! On a des photos qui ne veulent plus vraiment l'être et un cinéma qui a enflammé nos yeux avant de disparaître sous cette forme-là en tout cas.

Élodie Lecat est jeune, pleine d'énergie, il n'y a aucune raison d'être nostalgique d'un monde qu'elle n'a pas connu, le sien est différent, elle s'accroche, elle avance, elle mélange les genres, toute induite à d'autres possibilités.

On range le papier-calque.

### Entracte :

Le monde est mystérieux, pour faire avancer les images, il faut en parler.

Je rencontre Élodie Lecat dans des cafés. Chaque fois j'assiste au même phénomène.

Au début, c'est assez conventionnel, puis on en vient très vite à l'essentiel, donc on s'agite, on s'enthousiasme.

Élodie sort des images de son sac, beaucoup d'images, certaines classées, d'autres non, qu'elle déploie, au fur et à mesure de la conversation, des arguments qu'elle avance. Des séquences entières sont disposées sous mes yeux puis disparaissent au profit d'autres. Je tente une juxtaposition, c'est possible me dit-elle, tout en repartant de plus belle vers un autre argument.

Très vite les tables de ces cafés, qui sont souvent petites, se retrouvent submergées, disparaissent même, au point que l'on doit parfois mettre nos verres et nos tasses sur la table d'à côté, en décalé, sorte de preuve irréfutable que les images supplantent assez vite la réalité, en l'occurrence nous à ce rendez-vous de travail.

Il y a toujours cette demi-minute de silence, où les langues fatiguées, regardent poliment la puissance absurde du tas d'images. On est là au creux de la vague, là même où Élodie Lecat semble vouloir nous convier : le risque absolu des images qui nous submergent ou qui nous aident à franchir une lame.

On range tout assez vite, comme des cartes à jouer. On se lève, on s'en va, fin du rendez-vous.

Je reste à chaque fois ému de cette surface de réparation qui me tapisse de doutes : les images sont-elles plus fortes que les histoires dont elles ne peuvent se passer ?

### Séquence 3 :

C'est une procuration, une exposition que je n'ai pas vue autrement qu'en images, que je n'ai pas vécue autrement que par le récit d'Élodie.

C'est en hiver à Grenoble, sur le campus universitaire. Selon un plan établi, l'artiste a placé, ça et là, des images dont on pourrait dire qu'elles sont sans qualités au sens où peut l'exiger la photographie. Autres caractéristiques, ces images sont amenées au format (donc au rang ?) d'affiches en 4 m par 3 m sur panneaux de bois. Elles ponctuent le parc du campus.

D'autres sont installées à l'intérieur de certains bâtiments, où elles semblent arraisonner les fonctions des lieux où elles s'inscrivent à leur propre étrangeté.

Revenons au parc, c'est l'hiver, il neige à Grenoble, les images sont ostensiblement présentes et pourtant on a un sentiment d'abandon. Élodie Lecat parle avec enthousiasme de ses « affiches », que les intempéries agressent au point de pouvoir les décoller de leurs supports. Cette joie étrange à constater les signes du temps nous montre bien la volonté de l'artiste à nous plonger dans une fiction globale dont nous serions les acteurs muets.

Élodie Lecat rejoint ici un courant de jeunes créateurs qui veulent en découdre avec l'histoire, les histoires, sans en passer par l'absolu nécessité d'un début et d'une fin. On en aurait enfin fini du grand roman, même si on garde la fascination pour le vaste récit, le cinéma nous a irrémédiablement reformaté le rapport au temps raconté. Élodie Lecat montre et démontre sans cesse nos aspirations à faire de la vie un roman, qui est devenu un scénario, que tout contribue à dérégler. Il y a dans tout cela un profond désir d'éviter l'enfermement, une vraie problématique sourde des enjeux de la liberté qui unit, mystérieusement, l'artiste et son spectateur. Il y a aussi cette ambiguïté à rejoindre les archaïsmes du récit tout en évitant de tomber dans l'Histoire, celle, justement, qui se consigne dans les livres. On préfère l'histoire universelle, celle des éres climatiques et des êtres qui se transforment dans l'invisible, qu'on raccroche aux faits divers, aux circonstances.

Notre rapport à la fiction change. La façon qu'a Élodie Lecat, d'utiliser le médium photographique en est un symptôme flagrant. Puisque la photographie change si vite, au point qu'on oublie trop souvent de nous enseigner son histoire, elle semble se résoudre là, à n'être qu'une possibilité à portée de main. Comme on caresse un espoir, on capture des images.

Le décor est planté :

C'est l'été, toujours cette magnifique circonstance du festival. Élodie Lecat a installé ses photos inachevées que je ne connais pas encore. Elle a choisi d'ouvrir le champ, les images seront à l'extérieur, nous les fréquenterons dans le climat, en prise directe avec le somptueux paysage de Lecture.

Ici je ne peux m'empêcher de repenser à cet après-midi où l'écrivain vieillissant, l'habitant de « Providence » d'Alain Resnais, reçoit ses hôtes, qui sont les membres de sa famille, mais aussi les protagonistes de son roman, accessoirement les acteurs du film et surtout les brouillons d'une pensée qui s'échafaude. Ils sont dans le parc, à table, à midi et la caméra quitte leurs conversations le temps d'effectuer une ellipse dans le jardin, au vent des arbres, avant de revenir constater que l'ellipse a bien eu lieu puisque nous sommes, visiblement, en fin de cet après-midi qui nous a échappé. Il y a là une sorte de temps zéro des histoires, celui où tout se superpose, les souvenirs, les possibles, les amorces, les chutes. À Lecture, comme ailleurs, Élodie Lecat va nous plonger dans cette demi-conscience trouble de la mise au point, cette valse-hésitation entre les images d'un récit confié, chuchoté et le temps partagé, bousculé des histoires. Le temps de rien ou presque.

→ Olivier NOTTELLET. Toulouse, le 6 mai 2006.

